

Julie Maroh

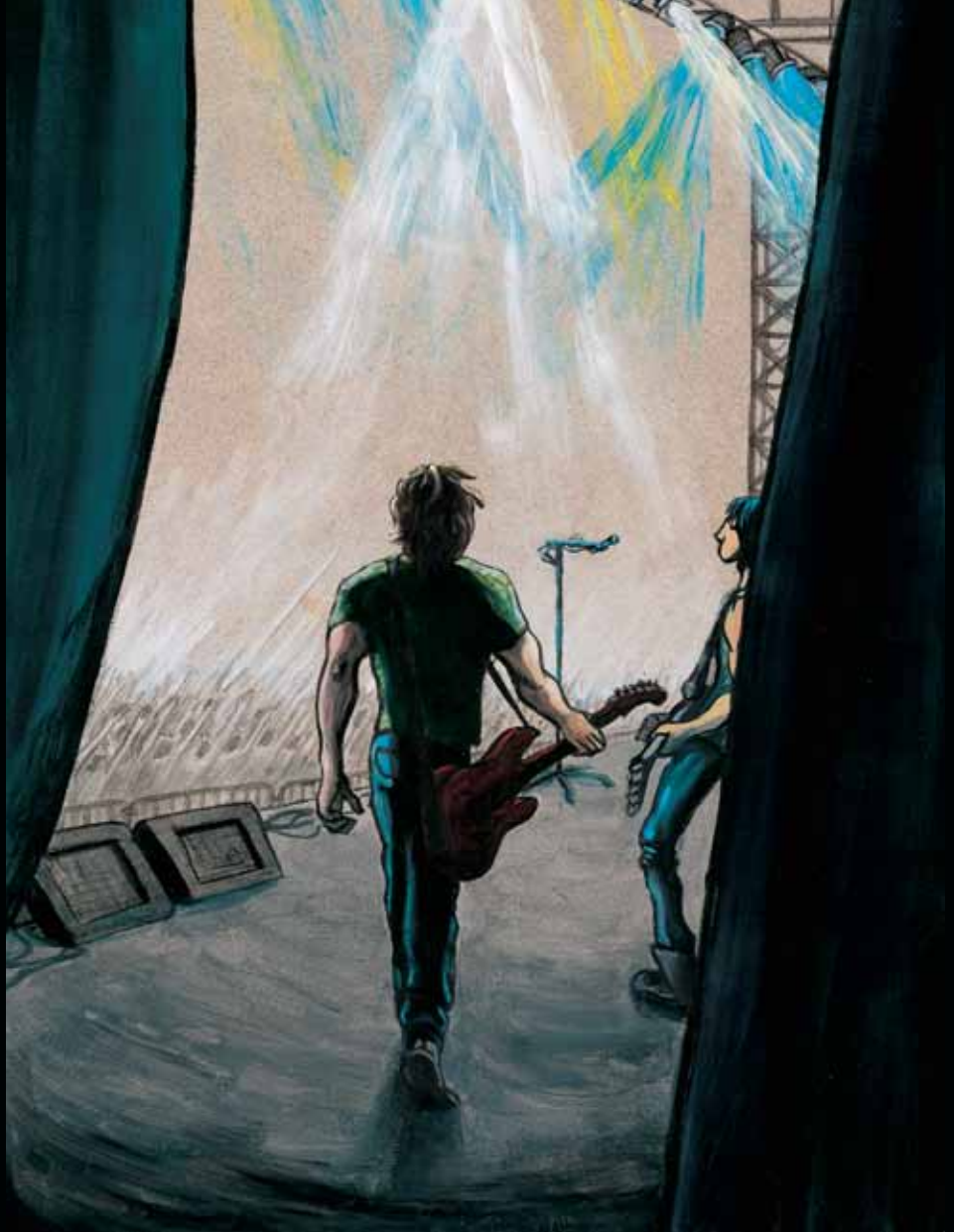
SKANDALON

Par l'auteure de

Le bleu est
une couleur
chaude



Glénat



Tazane est une véritable icône rock. Passionné, arrogant, égoïste, parfois violent, le chanteur accumule les polémiques. Mais le public qui l'adule et les médias qu'il fascine n'attendent en réalité qu'une seule chose : son prochain coup d'éclat... Ce goût du scandale, Tazane l'a cultivé, il en a fait un art. À tel point que, petit à petit, il va aller de plus en plus loin, jusqu'à commettre l'irréparable, et s'engouffrer dans une redoutable spirale autodestructrice.

Après le très remarqué *Le Bleu est une couleur chaude*, Julie Maroh revient sur le devant de la scène avec un nouveau roman graphique sur l'âme torturée d'un jeune artiste provocateur et flamboyant. Une réflexion puissante sur notre société et son rapport aux interdits.

Mieux vaut brûler intensément que s'éteindre à petit feu...

QUESTIONS À JULIE MAROH

Quel est le sens du titre de l'album : *Skandalon* ?

Julie Maroh : *Skandalon* est un terme grec qui littéralement signifie « pierre qui fait trébucher ». Cette notion se retrouve dans les écrits hébraïques et le Nouveau Testament pour désigner tout ce qui peut pousser quelqu'un au péché, et elle est identifiée par René Girard comme un processus qui déclenche les rivalités mimétiques en société. *Skandalon*, c'est le désordre. Le désir humain n'est pas autonome, et entre le sujet et l'objet convoité il y a l'Autre, à la fois modèle et obstacle. C'est un triangle du désir, basé sur le mimétisme, qui devient source de conflits et d'aliénations. Et selon Girard : « la prolifération des scandales, donc des rivalités mimétiques, est ce qui produit le désordre et l'instabilité dans la société, mais cette instabilité est arrêtée par la résolution du bouc émissaire, qui produit l'ordre ».

Pour en évoquer les enjeux, prenons une société en état de crise. Au milieu de tous les conflits et malheurs isolés, cette société va inmanquablement chercher à désigner une seule entité en son sein comme responsable des maux communs : le bouc émissaire. Peu importe que cette « victime » soit coupable ou non. Ce qui importe, c'est que la collectivité est alors persuadée de son propre droit, et par cet assouvissement, par ce sacrifice, elle se protège de sa propre violence en la canalisant « dans la bonne direction ». C'est un point de rencontre entre la violence et le sacré, où le meurtre est légitimé et où celui désigné comme Satan devient Jésus, car sauveur de l'ordre rétabli par le sacrifice opéré. *Skandalon* désignerait alors davantage « quelqu'un » plutôt que « quelque chose ».

Il est beaucoup question de sociologie dans cet album, notamment l'attirance de notre société envers les modèles transgressifs - L'album s'ouvre d'ailleurs sur une citation de Claude Levi-Strauss : « La société n'interdit que ce qu'elle suscite. » Pourquoi avoir choisi le personnage d'une rock star pour illustrer ce propos ?

En commençant à écrire ce récit il y a quelques années, j'ai pris conscience que sa structure s'entrecroisait avec celle de la mythologie gréco-romaine. Je me suis penchée sur les réflexions de René Girard, qui pointait du doigt le fait que la crise sacrificielle et le mécanisme de la victime émissaire étaient un fil rouge de la pensée mythique. Et ce, notamment pour les mythes d'origine où le meurtre d'une créature mythique par d'autres créatures mythiques devient l'épisode fondateur de l'ordre culturel. Pour que cet ordre soit maintenu, des interdits sont dressés dès le départ, et les interdits appellent la fascination voire la transgression. On en revient aussi au désir mimétique ici. Ce personnage de rock star, hors norme, ayant atteint une certaine forme d'immortalité, est un modèle à grande échelle. Il a une telle notoriété que sa parole est devenue toute-puissante, et il en est d'ailleurs parfaitement conscient, rempli de plus en plus de violence et de dégoût.

Choisir cette rock star, c'était une manière de mettre en scène une déité actuelle qui puisse rappeler les anciennes divinités et les enjeux de la pensée mythique. De par ses textes et son comportement il joue délibérément avec le feu, essayant en vain de provoquer une prise de conscience chez son auditoire. Mais ceci ne fait que mener au scandale ultime où la foule perd toute raison.

Cette fascination pour le scandale est-elle intemporelle ?

Elle est intrinsèquement humaine, et comme essentielle à l'abolition des désordres. C'est une transgression de la morale collective, une violence faite à la société, qui elle-même va utiliser la violence pour sortir de celle qu'elle subit. Un cercle vicieux.

La violence, c'est l'équilibre de la tragédie grecque. Cette dernière s'articule autour de la destruction d'un ordre culturel, et des mécanismes mis en place pour retrouver cet ordre. Le mythe est une organisation du savoir. C'est un scénario qui sert d'exemple et de justification, mettant en scène la violence de la crise sacrificielle pour éviter qu'elle se répète. Selon Girard encore, le religieux suit aussi le mécanisme de la victime émissaire, puisque son rôle est de maintenir la violence hors de la communauté.

Je perçois la fascination pour le scandale comme la fascination pour le sang, celle pour une symétrie conflictuelle : pur et impur, qui souille et lave, qui pousse à la mort et qui fait revivre.

Aviez-vous un modèle en tête pour créer le personnage de Tazane ?

Tout d'abord je le voulais « grec ». Une silhouette et un profil un peu antiques... J'ai fait poser un ami en 2010, qui avait la carrure appropriée. Puis début 2011, en revenant d'un voyage passé dans les musées berlinois, j'ai repris les crayons pour tenter de mieux saisir ses contours, sa moue ou encore la construction classique des cheveux des statues.

Quant à sa personnalité, je n'avais pas de modèle précis en tête, tout aura pu participer à la construire... D'abord le fil conducteur de la tragédie que je voulais écrire, puis des événements politiques, sociaux, tout comme des figures connues, de tout bord, de tout genre. En fait, courant 2008, c'est d'abord la fin du livre qui m'est apparue, comme des flashes. C'est resté imprégné en moi sans que je ne sache à quoi le raccorder ni qu'en faire. Peu de temps après j'étais au milieu d'un grand festival de musique, à écouter quelqu'un au loin sur l'immense scène qui s'était mis à chanter ce qui était alors un des tubes pop rock du moment, que tout le monde reprenait en chœur. Je me suis demandé combien de fois déjà cette personne avait dû chanter ce tube, si elle continuait à vraiment le chanter, si elle était là dans cette communication avec le public ou ailleurs dans ses pensées, pour peut-être sursauter plus tard en se demandant anxieusement : « Quel couplet je viens de chanter ? On a terminé ? ». C'est au milieu de ce contexte que tout a commencé à émerger et se connecter en moi, entre les flashes d'images que j'avais eues, ce qui se passait devant mes yeux et un récit à écrire autour de Tazane. Ce pseudonyme, c'est en fait une sorte d'anagramme phonétique de « Satan ».

Les réactions, positives comme négatives, que suscite le chanteur sont toujours paroxystiques. Est-ce le propre d'une idole ?

Si on reste dans l'idée que l'envie mimétique nous asservit et que l'idole est un « modèle obstacle », je dirais que oui. C'est un objet de culte qui exacerbe les passions et qui attire vers lui une violence qui touche la collectivité entière. La figure de Dionysos (qui est mêlé au personnage de Tazane), dieu lynché, sacrifié, est un bon exemple de victime émissaire.



Il n'est pas déifié parce qu'il a troublé l'ordre, mais parce qu'il ramène l'ordre qu'il avait troublé. Une ambivalence de plus, où le « bien » et le « mal » ne font qu'un.

Ce qui est certain c'est qu'une purification - qu'on appelle la catharsis - s'opère par le sacrifice de l'idole, et cela serait impossible si les passions de la collectivité n'étaient pas aimantées par cette dernière. Oui, le scandale abolit la distance qu'il y a entre la collectivité et l'idole, et en altère sa sacralisation... Mais l'idole reste sacrée de par la purification qu'amène son sacrifice.

Tazane a également ses propres questionnements existentiels, ses doutes... Malgré ce statut d'idole quasi-religieux, vouliez-vous montrer qu'il reste un être humain comme les autres ?

Je voulais le rendre accessible sans qu'il nous soit pour autant sympathique. Il a été un enfant et un ado sûrement comme les autres, mais qu'est-ce qui fait qu'à un moment son chemin s'écarte de l'ordinaire ? Si nous étions passés par la même histoire que la sienne, aurions-nous succombé à une telle violence ? Tazane est un miroir de notre fantasme de démarcation individuelle. Il fait partie de ces personnalités qui se retrouvent démesurément adulées, populaires, avec un pouvoir considérable sur les autres, jusqu'au moment OÙ...

L'histoire commence là, juste avant que le miroir se brise. Parce qu'en effet, en premier lieu, Tazane n'était qu'un individu comme un autre. Il traverse une sorte de cauchemar d'Icare, fatal, se lançant dans une perte en pente douce de sa propre humanité.

C'est votre premier album depuis *Le Bleu est une couleur chaude*. Comment passe-t-on d'une histoire très intime et personnelle à une réflexion plus globale – parfois violente – sur notre société ?

Je ne vois pas une telle scission entre les deux. En arrivant à Bruxelles en 2003 pour y faire de la bande dessinée, je m'étais vite rendu compte que j'étais beaucoup plus intéressée à raconter des histoires si elles contenaient des problématiques sociales, culturelles et/ou politiques. Et j'estime que ces sujets peuvent être traités par une quantité de procédés. Divulguer un message social peut se faire par le biais d'une histoire d'amour comme d'une fable violente. De la même manière que ces deux types de fictions peuvent toucher à quelque chose de très intime en nous. Dans ma démarche, les deux livres tendent vers une même direction : s'adresser à tous - mais un par un - pour évoquer une problématique sociale, en sous-couche, qui peut tous nous concerner. J'ai commencé à écrire *Skandalon* en 2008, alors que j'étais au milieu du *Bleu*, et ils sont comme les deux faces d'une même pièce de monnaie... Ces deux récits nous parviennent principalement par la vision subjective de leurs protagonistes (Clémentine et Tazane), notamment par leurs monologues intérieurs. Et dans les deux cas, les personnages sont confrontés aux institutions morales.

Je suis facilement captivée par cette zone de tension entre l'intime et le collectif, c'est très certainement un sujet qui risque de se dévoiler de nouveau dans les nouveaux projets que j'ai commencé à écrire.

À PARAÎTRE LE 4 SEPTEMBRE 2013



Hors Collection

152 pages / Format : 200 x 265 mm / Cartonné

Prix public TTC France : 18.50 €uros

B I O G R A P H I E

Originaire du Nord de la France, **Julie Maroh** suit les cours de l'Institut Saint-Luc à Bruxelles. Elle publie son premier album en 2010 : *Le Bleu est une couleur chaude*, un long récit de 152 pages, une histoire sensible et attachante sur le thème de l'homosexualité féminine et de son acceptation dans la société d'aujourd'hui. Ce livre, encensé par la critique et le public, a reçu de multiples prix - dont le Prix du Public au Festival d'Angoulême en 2011 - et dont l'adaptation au cinéma nommée *La Vie d'Adèle – Chapitres 1 & 2*, réalisée par Abdellatif Kechiche, a reçu la Palme d'Or au Festival de Cannes 2013.

C O N T A C T P R E S S E

FRANCE / BELGIQUE

Directrice communication BD : ÉLISE BRUN

ÉDITIONS GLÉNAT

39, rue du Gouverneur-Général-Éboué 92130 Issy-les-Moulineaux

Tél : 01 41 46 11 28 / elise.brun@glenat.com

Glénat
www.glenat.com

Vous pouvez télécharger les couvertures, les photos des auteurs, ainsi que le dossier de presse à l'adresse suivante :

<http://www.glenat.com>

N'oubliez pas de vous inscrire au pressroom afin d'avoir tous ces visuels en haute résolution.

<http://www.glenat.com/dyn/glenat/pagesasp/frame/accueil.asp>